

# « Les médecins sont mal à l'aise avec le risque faible car tout ce qu'on dit peut être vite déformé, par les médias et surtout par les patients eux-mêmes. »

c'est une affaire révoltante, on peut utiliser ce mot. Mais ce qui me frappe le plus, c'est que cela devrait inciter la communauté gay à la prudence.

**Serge Hefez:** J'en ai entendu parler, j'ai lu quelques petits articles dans la presse française, mais ce n'était pas énorme. Pour moi, c'est un épiphénomène. Cette affaire est tellement grosse qu'elle est loin de la réalité, des prises de risques habituellement connues. Ce cas donne une image catastrophique de la communauté gay. Si la même affaire s'était produite en France, je ne sais pas si cela aurait eu un tel retentissement. Car plus un pays est tolérant, comme la Hollande, et plus cela crée une frange de l'opinion réactionnaire, hostile aux gays. L'opinion publique est alors plus rapide à s'emparer d'une affaire de ce genre qui donne une image péjorative des gays et du sida. En fait, il s'agit de vampires, de drogués, de sang: sur le plan imaginaire, c'est très puissant.

**En quoi ce fait divers isolé peut-il avoir un impact sur la notion commune de protection face au risque du VIH et surtout la prise en charge médicale?** **Pierre-Marie Girard:** Ce sujet m'intéresse beaucoup, je peux même dire qu'il me passionne. Je le vois dans ma consultation avec ces jeunes de 25 ans qui sont récemment contaminés, ou des hommes de 50 ans, qui ont des profils très différents. Cette situation nous met mal à l'aise parce que je fais partie de ceux qui pensent que le meilleur moyen de contrôler l'épidémie, ce sont les antirétroviraux. C'est un sujet polémique, mais les données biologiques montrent qu'un traitement efficace et bien suivi entraîne une baisse drastique de la charge virale dans le sang et le sperme. Bien sûr, il reste toujours 10% de personnes chez qui le traitement ne rend pas le VIH indétectable, mais c'est un enjeu crucial. C'est peut-être même un des axes de prévention à développer. Les médecins sont mal à l'aise avec le risque faible car tout ce qu'on dit peut être vite déformé, par les médias et surtout par les patients eux-mêmes.

**Gilles Pialoux:** Les médecins ont une mission à plusieurs étages. L'échange entre le médecin et le patient a changé, il est de plus en plus technique: on parle des nouveaux traitements, des effets secondaires,

des problèmes cardiovasculaires, etc. Quand le sujet de la prévention arrive dans la consultation, le médecin peut très bien ne pas comprendre qu'il est face à une demande, et le patient peut très bien avoir envie, ce jour-là, de parler d'autre chose. Le patient peut potentiellement consommer des produits, ou prendre des risques, ou subir des violences et l'un ou l'autre oublie d'en parler. Avant, quand la situation clinique était grave, on parlait de sexualité, de mort, de maladie. Au dernier moment seulement, et cela peut paraître paradoxal puisqu'on dispose de plus de temps pour parler de sexualité. Les patients évoluent dans leur sexualité, dans les deux sens d'ailleurs, vers moins ou plus de risques, et il faut le savoir.

**Patrick Yeni:** L'idée que le sida n'est plus dangereux conforte bien sûr la communication de l'industrie pharmaceutique qui s'oriente vers la simplicité des traitements, et donc leur moindre impact sur la vie des patients. Mais il ne faut jamais oublier que le suivi sur de nombreuses années est nécessaire pour bien comprendre les effets secondaires des nouvelles molécules. Ces nouveaux traitements vous changent la vie, certains patients ont l'impression de ne plus être séropositifs, mais on ne connaît toujours pas la toxicité à long terme.

**Serge Hefez:** Cela crée des amalgames, comme ce que l'on voit dans le traitement médiatique des affaires de pédophilie alors que nous savons que derrière ces affaires, le fond est beaucoup plus complexe. L'impact négatif peut être énorme car ça banalise encore plus la prise de risques ordinaire. Ça a rendu plus douce, minime. L'image du monstre conforte notre normalité et cela rend plus acceptable la prise de risque, surtout chez les jeunes. Cela renforce aussi le besoin de confiance. Or, cette affaire montre l'autre comme menaçant et étranger. Dans les années 80, la prévention gay a été un succès parce qu'elle s'est construite sur la solidarité, non seulement entre gays, mais entre les gays et les autres groupes touchés par le sida (toxicomanes, migrants). Aujourd'hui, c'est chacun pour soi, c'est individualiste et violent.

**Sans entrer dans le sujet de la pénalisation, pensez-vous que le corps médical (chercheurs, chefs de service, etc.) devrait se prononcer plus clairement contre cette reprise de l'épidémie**

**avec la banalisation des prises de risques?**

**Pierre-Marie Girard:** Nous avons une position double car on a peur d'intervenir. Depuis 20 ans, les médecins ont été traités de donneurs de leçons, certains pensent que nous n'avons pas la parole en termes de sexualité. On va nous dire que nous mettons la responsabilité, encore une fois, sur les homosexuels. Mais les médecins ont une parfaite légitimité sur le sujet, car nous sommes des observateurs privilégiés. C'est vrai, les médecins ne se sont pas assez engagés face à la prise de risques. Mais le seul moyen de l'être, c'est avec les associations et les médias gays. Qui ne sont pas tous d'accord.

**Gilles Pialoux:** Dans la prévention, les médecins ont été au-dessus du débat, ou plutôt à côté. Nous avons envie de dire qu'il y a des nouvelles contaminations et des diagnostics tardifs que nous n'avons plus envie de voir! Personnellement, je n'arrive pas à m'habituer à l'échec des diagnostics tardifs. Des séropositifs ne savent pas ou ne veulent pas savoir qu'ils sont séropos et restent sans suivi, sans traitement. Ils arrivent avec des formes de la maladie d'un autre temps.

**Patrick Yeni:** Ce qui m'impressionne, c'est de voir des personnes nouvellement contaminées pour qui la séropositivité n'est pas un problème. Bien sûr, je suis soulagé de voir que la personne n'est pas effondrée. Mais je me dis aussi que ce patient ne réalise peut-être pas ce qui vient de se passer. Il y a un décalage entre notre impression d'échec face à la reprise de l'épidémie et une légèreté face à l'annonce du diagnostic que l'on n'avait jamais vue auparavant.

**Serge Hefez:** Le malaise des médecins et des chercheurs, c'est qu'il s'agit de personnes qui ont travaillé pendant 20 ans en collaboration avec les associations de lutte contre le sida et ils ont eux-mêmes évolué. Ils ont été influencés par les subtilités de cette maladie telle qu'elle est vécue. Alors, ils ont aujourd'hui du mal à dire: « Les mecs, ça ne va plus du tout, vous faites des conneries, reprenez-vous! » Ce serait une bonne chose si certains médecins charismatiques tapaient du poing sur la table quand ils voient les chiffres de l'épidémie qui montent.